



• AVRIL 1937. Au départ d'une classe d'anglais buissonnière dans les pins de Sidi M'Cid, de gauche à droite, Meignien, Haddad, Doukhan, M. Fargeix, Toutou, Lacombe, Flozi, Hours ; accroupis, Hadoud et Doumandji.

NOVEMBRE 1992

N° 5

les bahuts du rhumel

LES ANCIENS DES LYCEES DE CONSTANTINE

100 FRANCS

Notre trésorier, Louis Cartoux souhaite que, dès le premier trimestre 1993, les 100 F de votre cotisation lui soient adressés spontanément, sans qu'il lui faille recourir à des messages de rappel... pour ne pas dire des S.O.S.

Que cette cotisation lui soit adressée directement, pour éviter d'inutiles échanges de lettres entre le président et lui.
D'avance, merci !

EN BLOUSES ROSES, BEIGES ET BLEUES

PRENEZ UNE DIZAINE DE BEAUX ACACIAS. Plantez-les dans une grande cour carrée en terre battue. Bordez le tout d'arcades hautes et imposantes. Surmontez de trois étages gris sans style défini...

Ce décor fut celui de mon lycée pendant trois ans, avant qu'un établissement flambant neuf se construise dans un quartier plus élevé.

De ce vieux lycée Laveran, on aurait pu dire : " Là, tout n'est qu'ordre, silence et travail ".

Il imposait le respect, de-

puis son hall d'entrée majestueux, ses tableaux aux murs (bonjour Gauguin, bonjour Clouet)... jusqu'au galeries supérieures fleuries de géraniums.

" Mesdemoiselles, descendez une par une ! Et tenez la rampe ! Et saluez Madame ! "

Discipline exemplaire, sans jamais de cris : une seule présence perpétuelle — celle de notre directrice Mlle Guiscafré — suffisait à faire évoluer cette foule de jeunes filles, internes ou externes en blouses roses, beiges, bleues suivant l'âge.

Elle était partout : au lever dans les dortoirs, aux repas, au parler. Nous étions protégées et... isolées.

Mais après cinquante ans, je me rends compte que nous avions une chance folle : un lycée modèle et un enseignement de haute qualité.

Je feuillette mélancoliquement un palmarès de fin d'année... Distribution solennelle des prix, le samedi 4 juillet 1942. On croit rêver...

Que sont devenues les trois jeunes agrégées, Mlles Rivet, Grimaldi, Dargaud, qui faisaient notre admiration ?

Et notre sympathique professeur de mathématiques Mlle Foulquié ; et notre angélique professeur de musique Mlle Prudhomme qui réussit le tour de force de nous faire chanter " Jeanne au Bûcher " d'Honegger, créé depuis peu à Paris... et ceci en 1942.

Et tant d'autres... professeurs, de langues, de philosophie... Et l'ébouriffante

pionne irlandaise si peu conforme au style maison. Les avons-nous assez appréciées en ce temps-là ?

Pendant la récréation, le soleil d'hiver passe à travers les acacias, et dessine un triangle d'or dans l'ombre de la cour. Dans ce triangle, une quinzaine d'élèves en blouses beiges sont frileusement groupées pour se réchauffer, chacune avec un livre... On ne perd pas de temps au lycée Laveran.

Puis le soleil disparaît. Mais le triangle de blouses beiges reste en place, docile, passif, bien dessiné. La sonnerie les dispersera.

Le lycée recèle, malgré tout, des secrets : au rez-de-chaussée, salle 7, on peut soulever le grillage d'une fenêtre à barreaux, et glisser une pièce de monnaie au marchand arabe assis dans la ruelle ; en échange, il nous passe des épis de maïs grillés, les meilleurs du monde. Mais ne le répétez pas.

Il y aurait encore tant de choses à évoquer (1), mais ma mémoire me trahit peut-être. Oui, il y a cinquante ans ! Mais peu importe, puisque nous avons gardé nos âmes d'enfants.

Simone COUHIER-BACQUÉ.

1. Voix venant de la rédaction des " Bahuts " : " Lesquelles ? Lesquelles ? "

SPORTIF DE CHOC

Ce jour-là, dans la vieille salle de gym du bahut, trois candidats au lancer du poids s'entraînaient sous les yeux du professeur. Le championnat d'Académie approchant, un test devait désigner les deux représentants du lycée.

Donc, à tour de rôle, Zézé Pozzo di Borgo, Georges Bobcoff et moi-même, projections ce boulet de fonte de 16 livres au-delà des 10 mètres que nous valions à l'époque.

Tous les autres potaches — dûment avertis — se tenaient en arrière, sauf le plus jeune et le plus talentueux élève de la classe, Henri Meignien qui était resté perché sur l'échelle horizontale.

Soudain, alors que le boulet était parti — je vis Henri, jouant les tarzans, décrire une parabole au bout de la corde lisse, pour couper la trajectoire du poids qui l'atteignit sur le sommet du crâne.

Heureusement que, dans un bon réflexe, il accompagna le mouvement et en fut quitte pour une coupure profonde qui saignait abondamment.

Vous imaginez mon désarroi et ma confusion quand je rattachai Henri avec son pansement, chez ses parents.

P.-G. ROCHU.

• QUESTION A 50 CENTIMES : Comment s'appelaient la ruelle aux épis de maïs ?

Il est lointain le temps où, dès la maternelle, on pouvait entrer au lycée pour y accomplir sa scolarité primaire. Ne nous démentira pas M. Valade — un de nos vénérables adhérents — qui, instituteur de septième, préparait ses élèves aux épreuves (alors redoutables) du certificat d'études. Epoque bénie de l'enfance où l'on répétait (en chœur) ba be bi bo bu ; où l'on apprenait (par cœur) cette table de multiplication que ne concurrençaient pas encore les calculatrices électroniques de nos petits — voire nos arrière-petits-enfants. C'est au souvenir de ce tendre passé que — trempant une obsolette plume sergent-major dans une antique encre violette — j'ai couché, sur une " copie double ", cette manière de rétro-dictionnaire à la fois nostalgique et rafraîchissant. Nos épouses ou nos ex-condisciples " laverantines " voudront bien m'excuser d'avoir traité le sujet au masculin. En compensation, elles ont droit à la photographie ci-contre, don de Janine Izaute née Aubrun.

J. B.

ABECEDAIRÉTRO

A comme ACADÉMIE. Laquelle avait son inspecteur. Considérable personnage qu'on entourait de prévenances et de respect, lors des banquets, des inaugurations ou des remises solennelles de prix... Coiffé du gibus ou du chapeau melon, vêtu d'une jaquette noire ; et dont la barbe souvent jaressienne dissimulait en partie le cou cerclé de celluloid. Elle avait aussi sa couleur, le violet ; comme l'encre que nos plumes transformaient en " pattes de mouche "... quand elles ne la laissaient pas choir sur nos cahiers, en gros pâtés qui coûtaient un demi-bon point au maladroît, et qu'il fallait sécher dare dare avec un buvard " Aux braves territoriaux " distribué gratuitement par la chicorée Leroux à Bourbourg, Nord.

B comme BÛCHETTES et comme BÂTONS... Les bûchettes étant, à l'arithmétique, ce que les bâtons étaient à la calligraphie. On groupait les unes par paquets de dix, par fagots de cent. On traçait les autres (en tirant la langue) par lignes de 30, par pages de 720... pour devenir, un jour, les pleins et les déliés de la calligraphie : artisanat difficile que les maladroïts qualifiaient — par dépit de n'y pas exceller — " science des ânes ".

C comme CARTABLE, qui durait six mois, un an, toute une scolarité... Quand on ne prolongeait pas le service de celui qu'avaient déjà usé les aînés, ou la maman, ou le papa. D'année en année, il pesait de plus en plus lourd, avec son attirail de livres, cahiers, ardoises, plumiers, chocolat Menier, vieux croûtons et autres bouts de ficelle. On le portait à la main, sur une hanche, au dos, en bandouillère et même sur la tête par temps de pluie. Il servait de siège, de bouclier, de masse d'arme... mais aussi de monoski ventral ou fessier, pour glisser délicieusement le long des rampes d'escaliers.

D comme DICTÉE dont le maître lisait le texte, une première fois, " en entier ", avant d'ordonner : " Ecrivez ! " Les têtes s'inclinaient, les plumes se mettaient à grésiller. On arrondissait son bras et sa main gauches — en protection — pour éviter les regards obliques du voisin de table. Le maître articulait lentement, répétait ; faisait une demi-pause à virgule, une pause à point-virgule ou deux points, mais annonçait : " Point à la ligne "... tout en allant, à pas lents, le long des travées de

pupîtres. A l'annonce de " point final ", s'élevait un grand soupir collectif de soulagement et d'inquiétude, car — après les ultimes ratures et surcharges — on échangeait les cahiers, entre condisciples, pour passer à la correction.

E comme EN RANGS !... Les plus petits devant. Pour entrer en classe ou en sortir, pour " faire la gymnastique ", ou pour aller en promenade, étudier la leçon de choses sur le terrain. Toujours deux par deux : comme les bœufs au labour, les bonnes sœurs sous leur cornette, Double Pattes et Patachon acteurs comiques du cinéma muet. " Et en silence ! On ne parle pas dans les rangs ! ". On se taisait, gardant la distance avec le camarade de devant, bras allongé jusqu'à son épaule gauche, attendant le commandement " Fixe ! ", auquel un écho anonyme et loustic ajoutait parfois " ... chaussettes ! ".

F comme FILLES. L'Eglise était séparée de l'Etat ; les filles étaient séparées des garçons. Chaque sexe avait son école et constituait, pour l'autre, un monde étranger, vaguement infernal ; au point qu'on menaçait les cancre mâles de les envoyer à l'école des filles... Menaces dont se gaussaient les cousins campagnards fréquentant une monoclasse rurale à enseignement unisexe et nombreuses divisions, où — la mixité étant inéluctable — on pouvait tirer les nattes de ces demoiselles et même leur " lever la robe " pour faire rougir ou pleurer ces faiseuses de façons, tout juste bonnes à sauter à la corde en chantant " J'aime la galette ".

G comme GARÇONS que les filles fuyaient avec horreur : ces galopins mal embouchés qui disaient des gros mots, se battaient comme des chiffonniers, sonnaient aux portes, lançaient des cailloux, faisaient éclater des pétards, sifflaient dans leurs doigts affligés d'ongles en deuil, et laissaient leurs chaussettes tomber en tire bouchon, même lorsqu'ils portaient des culottes de golf... Ils leurs faisaient des grimaces ; elles leur tiraient la langue.

H comme HÉRON, héros famélique au long bec emmanché d'un non loin long cou, sorti tout droit des Fables de La Fontaine, avec ma commère la carpe, le brochet son compère, la cigale ayant chanté tout l'été, la fourmi pas préteuse, le loup passant à jeun, l'agneau tétant encore sa mère, le lièvre n'ayant que quatre pas à



faire, la tortue allant son train de sénateur, maître corbeau sur son arbre perché, les animaux malades de la peste... arche de Noé tellement familière qu'on s'en souviendrait encore, quand on serait bien vieux, le soir, à la chandelle, assis au coin du feu, dévidant et filant du mauvais coton...

● A SUIVRE

LYCÉENNES

Dans cette rue étroite et sombre
Que l'on appelle Caraman,
Chaque dimanche un très grand nombre
De nos lycéennes encombre
La chaussée agréablement.

En voyant ces douces fillettes,
Plus d'un amoureux est charmé...
Elles inspirent les poètes,
Car elles sont aussi parfaites
Que les roses du mois de mai.

J'admire l'attrayante forme
De ces nymphes que je décris ;
Mais on leur donne un uniforme
Qui n'est pas tout à fait conforme
Aux lois des modes de Paris.

Sur chacun de leur bras flamboie
Un régiment de bracelets ;
Elles portent des bas de soie,
Et c'est avec beaucoup de joie
Que je contemple leurs mollets.

Lycéennes dont le sourire
Est plus radieux que le jour,
Que ferez-vous, qu'allez-vous dire
En lisant ce que j'ose écrire
Quand mon cœur déborde d'amour ?

Vous crierez comme des cruelles
Que l'on précipite aux enfers...
Et cependant, mesdemoiselles,
Si lon ne vous trouvait pas belles,
Aurais-je composé ces vers ?

Jean ALESSANDRI, potache de 1921.

mplir sa
— qui,
certificat
où l'on
core les
venir de
ne encre
à la fois
oudront
oit à la
J. B.

O
final",
e soula-
rès les
échan-
es, pour

s petits
n sortir,
our aller
choses
deux :
bonnes
attes et
cinéma
as dans
dant la
nt, bras
e, atten-
auquel
t parfois

arée de
les gar-
cole et
monde
u point
de les
es dont
agnards
à ensei-
visions,
— on
noiselles
ur faire
façons,
orde en

s filles
ins mal
mots, se
s, son-
cailloux,
ent dans
deuil, et
r en tire
ent des
ent des
ue.

ique au
oin long
de La
carpe, le
e ayant
teuse, le
t encore
re pas à



faire, la tortue allant son train de sénateur, maître corbeau sur son arbre perché, les animaux malades de la peste... arche de Noé tellement familière qu'on s'en souviendrait encore, quand on serait bien vieux, le soir, à la chandelle, assis au coin du feu, dévidant et filant du mauvais coton...

● A SUIVRE

Au lycée Laveran, en 1938-39, la classe de septième autour de son institutrice Mme Guieu. De haut en bas et de gauche à droite : Marie-Josée Planchat, ?, Andree Berton, Evelyne Fayer, Marie-Louise Crozes, Janine Aubrun, Colette Maschat, Rosa Hassam, Olga Attali, Yvette Allouche, Janine Bakouche, Paule Tonnelier ; puis Betty Brancher, Françoise Jeannin, Henriette Meyère, Yvette Ouzan, Josette Mercier, Suzanne Fricard, Lucette Dockan, ?, Tenoudji, Thérèse Richard, Andree Maschat, Marcelle Bouriane, Nelly Moatti ; puis Hetiette Chicha, Huguette Hassoun, Colette Attali, Huguette Elbaz, Denise Zerbib, Miriam, Sisbanne, Huguette Attali, Georgette Eppe, Annie Rossi.

CE SIÈC

Ce siècle avant
Et le Kaiser, vai
Du vieux Père la
Le front de Poin
Lorsqu'au fond
Naquit — d'un t
Un enfant vige
Et qui n'hésita
Si vaillant qu'i
Du prénom vict
Si gourmand qu
Il s'attardait bie
O temps, suspe
Car tous les Dra
Souviens-toi, m
Que cet enfant
Tu portais Escu
Et, naturelleme
Chaque cœur a
Mais toi, tu t'es
Les anciens du
Ont voulu, aujo
Soit, pour eux,
Qu'ils ont de t'
Triste mélancol
Il ne sied point
Le lycée n'est p
Alors qu'en cet

Poème écrit, en

Une sixième, en
haut en bas et de
Bentchicou, Di M
Chapelle, Balestr
Moreau, Koch, Bir
Potier, Meyssirel,
Benembarek, ? ; p
Recchia, Tamborin

LYCÉENNES

Dans cette rue étroite et sombre
Que l'on appelle Caraman,
Chaque dimanche un très grand nombre
De nos lycéennes encombre
La chaussée agréablement.

En voyant ces douces fillettes,
Plus d'un amoureux est charmé...
Elles inspirent les poètes,
Car elles sont aussi parfaites
Que les roses du mois de mai.

J'admire l'attrayante forme
De ces nymphes que je décris ;
Mais on leur donne un uniforme
Qui n'est pas tout à fait conforme
Aux lois des modes de Paris.

Sur chacun de leur bras flamboie
Un régiment de bracelets ;
Elles portent des bas de soie,
Et c'est avec beaucoup de joie
Que je contemple leurs mollets.

Lycéennes dont le sourire
Est plus radieux que le jour,
Que ferez-vous, qu'allez-vous dire
En lisant ce que j'ose écrire
Quand mon cœur déborde d'amour ?

Vous crierez comme des cruelles
Que l'on précipite aux enfers...
Et cependant, mesdemoiselles,
Si lon ne vous trouvait pas belles,
Aurais-je composé ces vers ?

Jean ALESSANDRI, potache de 1921.





Au lycée Laveran, en 1938-39, la classe de septième autour de son institutrice Mme Guieu. De haut en bas et de gauche à droite : Marie-Josée Planchat, ?, Andrée Berton, Evelyne Fayer, Marie-Louise Crozes, Janine Aubrun, Colette Maschat, Rosa Hassam, Olga Attali, Yvette Allouche, Janine Bakouche, Paule Tonnelier ; puis Betty Brancher, Françoise Jeannin, Henriette Meyère, Yvette Ouzan, Josette Mercier, Suzanne Fricard, Lucette Dockan, ?, Tenoudji, Thérèse Richard, Andrée Maschat, Marcelle Bouriane, Nelly Moatti ; puis Hetiette Chicha, Huguette Hassoun, Colette Attali, Huguette Elbaz, Denise Zerbib, Miriam, Sisbanne, Huguette Attali, Georgette Eppe, Annie Rossi.

CE SIÈCLE AVAIT 20 ANS

Ce siècle avant vingt ans. Paris était tout smart
 Et le Kaiser, vaincu, n'était plus Bonaparte.
 Du vieux Père la Victoire, déjà, par maints endroits,
 Le front de Poincaré perçait le masque étroit,
 Lorsqu'au fond de Guelma, alors ville française,
 Naquit — d'un beau sang corse et ligure à la fois —
 Un enfant vigoureux, visiblement à l'aise,
 Et qui n'hésita pas à donner de la voix.
 Si vaillant qu'il fut baptisé, par son père,
 Du prénom victorieux de Georges triomphant.
 Si gourmand qu'au sein de sa gracieuse mère,
 Il s'attardait bien plus que les autres enfants.
 O temps, suspends ton vol sur ce petit roi
 Car tous les Dragacci descendent de Comnène.
 Souviens-toi, mon ami, si la vie te malmène
 Que cet enfant béni, Georges ami, c'était toi.
 Tu portais Esculape en ton cœur d'enfant grec
 Et, naturellement, tu devins son disciple.
 Chaque cœur a son Dieu, chaque culte a sa Mecque,
 Mais toi, tu t'es voué au dévouement multiple.
 Les anciens du bahut qui meubla notre enfance
 Ont voulu, aujourd'hui, que ton anniversaire
 Soit, pour eux, l'occasion de revivre la chance.
 Qu'ils ont de t'honorer grâce à Michel Sadeler.
 Triste mélancolie, éloignes-toi, veux-tu ?
 Il ne sied point qu'ici les larmes transparissent.
 Le lycée n'est pas mort et ses Anciens non plus.
 Alors qu'en cette nuit recommence la liesse.

Jo POZZO di BORGIO.

Poème écrit, en Grèce, pour l'anniversaire de Georges Dragacci.

Une sixième, en 1938-39, à Aumale, autour de M. Recouly. De haut en bas et de gauche à droite : ?, Meyer, ?, Ferrandi, Andréani, Bentchicou, Di Marco, Guglielmi, Katchadourian (ou Korridian), Chapelle, Balestrieri ; puis de Batz, Agin, Clavet, ?, Dokhan, Moreau, Koch, Biron, ?, Dokhan, ?, Lejeune ; puis ?, ?, Mathey, Potier, Meyssirel, Umber, Carrogio, Laloum, ?, Alessandri, David, Benembarek, ? ; puis Bardot, ?, Ascich, Moatti, Khalifa, Bitoun, Recchia, Tamborini. (Cliché transmis par Henri Lejeune)



220154

GALETAS ET DEMOISELLE DE BRONZE

LA BELLE PORTE DE CHÈNE s'ouvrait sur de larges marches de marbre blanc, et — le parloir franchi — l'on accédait à une vaste cour ombragée d'acacias accueillants... Pourtant, ma première entrée scolaire en ce vieil et imposant lycée Laveran me parut sinistre. D'autant plus sinistre que je n'avais pas de correspondant, et que chaque trimestre y serait interminablement long, loin de ma famille et de mon cher village où je goûtais une si complète liberté.

Ce n'est qu'en quatrième seulement, qu'auroolée du titre d'ancienne, j'eus la notion que s'estompait progressivement l'impression d'internement si douloureusement ressentie à mes débuts.

Une fois dans la cour, on accédait de plain-pied aux préaux, au réfectoire, aux "petites classes", aux salles de gymnastique et de musique, au local des objets trouvés, à la salle des professeurs et, enfin, au saint des saints : le bureau de Madame la Directrice.

A chaque angle de ce rez-de-chaussée, des escaliers conduisaient vers les trois étages : au premier, les salles de classe et d'étude ; au second, les dortoirs ; sous les combles, la lingerie et... le galetas.

Le galetas !... Je parais de mystère ce lieu dont le nom m'était précédemment inconnu ; je l'imaginai fantastique, secret, envoûtant. Jusqu'au jour où, bravant les foudres de l'interdiction, je me hissai subrepticement jusqu'à ce décevant et piteux débarras.

Je fis là, tout de même, une découverte qui m'enchantait encore aujourd'hui : sur la porte d'un petit W.-C. solitaire et désuet, un grand panneau intimait prudemment : " Prière de s'approprier de ce lieu avant de le quitter "...

Dans la cour, trônait en permanence un tyran intransigeant qui régénait sans humour notre vie scolaire et faillit nous métamorphoser en automates : Son Exactitude la Cloche. Avec une précision de métronome, elle

rythmait nos heures : dalangdalang pour le réveil matinal, dalangdalang pour les cours magistraux, dalangdalang pour les permanences ou les études surveillées du matin et du soir.

Heureusement aussi, dalangdalang pour les repas et les récréations, ce qui rendait partiellement sympathique la vieille demoiselle de bronze.

Nous avons donc — des années durant et avec plus ou moins de bonheur, d'ardeur ou de découragement — suivi les cours que nous dispensaient, avec science et conscience, des professeurs sinon tous aimés, du moins toujours respectés : je ne me souviens d'aucun chahut.

Quelques fou-rires, parfois, que nos enseignantes laissaient fuser... pour mieux les maîtriser ensuite, en temps voulu.

L'insolence était rare. Je l'ai frôlée pourtant. Une fois. Pour toutes, car la menace d'un passage au bureau de Madame la Directrice brisa vite l'élan de mon impertinence...

Voici comment.

Les mathématiques m'ont toujours semblé un labyrinthe obscur dont je n'ai jamais su découvrir le fil d'Ariane, et je touchai le fond de l'abîme quand nous abordâmes la géométrie dans l'espace. Interrogée à l'improviste sur un point mobile que je devais définir et que je ne percevais même pas, plutôt que d'avouer mon incompréhension totale, je répondis crânement : " Supposons que ce point a filé à

l'infini et que le problème est résolu, C.Q.F.D. "...

La réaction immédiate de notre professeur, jointe au silence désapprobateur et gêné de mes condisciples, eurent raison de ma désinvolture.

Ainsi, chaque année scolaire s'effiloçait au rythme répétitif des réveils matinaux, des petits déjeuners substantiels, des cours de plus en plus intéressants au fur et à mesure que nos connaissances grandissaient et que le dialogue s'intensifiait entre professeurs et élèves.

Finit par arriver la dernière journée passée dans notre vieux lycée. Déjà, nous savions qu'à la prochaine rentrée, nous accueillerait l'établissement tout neuf du Coudiat, magnifique, moderne, spacieux, lumineux.

Malgré ces avantages annoncés, nous étions émues de devoir quitter notre vieux bahut, sa salle de gymnastique vieillotte, ses dortoirs sans confort, sa cour qui semblait de plus en plus restreinte et étouffante, refermée sur nos secrets, nos espoirs, nos émois, nos illusions, nos projets...

Nous y laissions un peu de notre âme d'adolescente et de nos rêves. Pourtant, cette nouvelle page qui allait s'ouvrir, nous étions impatientes de la découvrir et de l'écrire. Et puis les grandes vacances étaient là, pour demain.

Nous avions — alors — toute la vie devant nous.

Charlette CIRET-NOBLET.

● En 1873, le Rectorat place, à la tête du futur lycée de Constantine, un principal venu du collège de Bône, M. Ulysse Hinglais.

Celui-ci demeure sur notre Rocher jusqu'en 1880, pour aller ensuite exercer à Rodez puis à Mâcon.

A Constantine, il œuvre d'un cœur si ardent qu'il y reviendra, au moment de sa retraite, pour organiser la bibliothèque municipale et continuer de s'intéresser au lycée dont il préside la distribution des prix en 1912.

DE CORPORVM VELOCITATE

EN SIXIÈME ET CINQUIÈME, nous avions une méthode de latin faite de deux manuels : une grammaire et un livre d'exercices qui comprenait un lexique double d'une vingtaine de pages.

C'étaient deux livres à couverture rouge vermillon, dont le titre et le nom des auteurs (qui m'échappent totalement), étaient inscrits en lettres blanches dans un rectangle également bordé de blanc.

Un jour, nous avions à traduire une certaine phrase dont le sens général était : " Les Romains couraient plus vite que les Gaulois ".

Mais les auteurs de la phrase — car elle n'était ni de Jules César ni de Cicéron — l'avaient compliquée à dessein et tournée de telle façon que le pluriel

corpora était là, qui créait une énigme puisqu'elle était devenue en définitive : " Les corps des Romains étaient plus rapides à la course que ceux des Gaulois ".

Pourquoi *les corps des Romains*, alors qu'il eût été plus clair et plus logique de dire *les Romains* ? Sans doute, pour nous exercer à reconnaître le pluriel de *corpus*, substantif neutre et imparisyllabique de surcroît !

Car le cœur du problème — ou, si l'on veut, le corps du délit — était là, dans ce *corpora* !

Je trouvais cette phrase bizarre et je n'étais pas très satisfait de ma traduction. Alors, me tournant vers mon voisin de table qui était tenu pour un " fort en latin " (c'était en salle d'étude entre cinq et sept heures), je lui demandai comment il avait traduit le fameux *corpora*.

Il me répondit : " Moi, j'ai mis *les cadavres* ! "

" Les cadavres ? Pourquoi les cadavres ? "

Il me fit alors lire sa traduction : " Les cadavres des Romains étaient plus rapides à la course que ceux des Gaulois. "

Pour moi, sa phrase était encore plus bizarre que la mienne, mais je commençai à être pris d'un doute sur ma traduction.

Et il ajouta, pour justifier la sienne : " Tu sais, en latin, quand tu ne vois pas comment il faut traduire un mot, tu prends dans le lexique la traduction que les autres ne vont pas prendre... et tu tombes juste ! Tiens, regarde : dans le lexique, il y a *corpus* = corps, cadavres. Le *corps*, c'est pas bien, alors tu choisis le *cadavre*. Ça fait mieux !

Je venais de recevoir une vraie révélation : j'avais découvert, grâce à la générosité de mon voisin, une prodigieuse méthode de traduction aussi géniale qu'infailliable, et qui devait, en théorie, m'assurer pour longtemps d'excellentes notes et des traductions impeccables.

Toutefois, mon devoir étant déjà rédigé, je remis ma copie sans modifier ma phrase, dans la crainte surtout d'obtenir un zéro pour " devoir copié " !

Chaque fois que je pense à cette anecdote, je suis pris de froufrou, car je vois les cadavres des Romains se dresser sur le champ de bataille, se mesurer avec ceux des Gaulois... et les battre !

Qui oserait prétendre encore, devant tant de cadavres ressuscités, que le latin est une langue morte ?

Fernand MAMO.

OV LA RAPIDITE CADAVERIQUE

Sous le provisorat de Césaire Legrand, en 1911, neuf jours après le "coup d'Agadir", le climat moral du lycée se manifeste lors de la distribution des prix.

Dans son discours d'usage, le professeur Goualard commente l'hymne au drapeau du 3^e Zouaves qu'il avait composé sur une musique de Dussenty.

" Chers élèves, le vieux drapeau vous parle d'honneur, de courage et d'abnégation. Ecoutez-le. Il vous apprendra le mépris de vos aînés pour la mort. Il fut témoin des mâles vertus qui trempaient les âmes de ses défenseurs.

" A la vue de cet emblème de l'énergie, promettez-lui de vous préparer, par des efforts que chaque jour impose, à être des hommes résolus et invincibles, pour le jour où les clairons de la Patrie en danger sonneraient le rassemblement."

CHANT D'OCTOBRE

Les jeunes générations qui entament leur scolarité annuelle en septembre ne peuvent imaginer ce que pouvait représenter pour nous, les anciens (je me suis bien gardé d'écrire "les vieux") le 1^{er} octobre, date fatidique de la rentrée des classes. Déjà, septembre — et ses premières pluies qui criblaient de pétales boueux les allées et faisaient frémir le rosier blanc qui se balançait au-dessus d'une porte à jamais, hélas, close — annonçait la fin des bains de mer, des cris joyeux sur les grèves de nos rivages, l'approche d'une autre période...

Il restait les récits d'appareillage et de corsaires, les trésors enterrés dans les coffres de fer, les romans de Gustave Aymard et de Thomas Maye Reid, avec des pirates sur la couverture et des Peaux-Rouges aux visages bariolés.

Septembre, c'était aussi la douceur du ciel pâle, le tremblement de la première étoile, l'odeur mouillée de l'ombre dans les jardins.

Et les premiers jours d'octobre, dans les brumes bleues d'un été qui devait se décider à virer à l'automne, avaient la saveur un peu amère des choses qui finissent et l'allégresse secrètement triomphante des nouvelles entreprises et des grands départs.

C'est ainsi qu'avec un stylo neuf et une pile de cahiers de toutes les couleurs, on s'embarquait — le cœur un peu battant — pour le voyage mouvementé que serait l'année scolaire.

Certains des professeurs nous étaient familiers. Nous avions déjà recueilli leur enseignement.

Mais les professeurs des matières principales : français, latin, grec, philosophie ?

Bien sûr, on les connaissait de réputation, par ce que les "grands" avaient pu nous en dire avec une imagination toujours débridée et une tendance marquée aux propos outranciers...

Mais comment serait notre relation avec eux ?

On retrouvait beaucoup de ses camarades de l'année précédente. On retrouvait aussi quelques nouveaux : redoublants placides, ou frais émoulus d'une autre région.

Et puis il y avait — pour nous les externes — après la rentrée au milieu des brumes et soleils d'octobre, après les matins frais et les soirs d'or, l'heure exquise entre toutes, celle de la journée achevée et de la liberté reconquise... l'heure, après la classe, des bonnes tartines dont je n'oublierai

jamais le goût...

On revenait à la maison, sensible à cette lumière unique des cioux d'Afrique, à cette douceur éparse dans le jour qui tombait, pour retrouver la maison familière et l'accueil des siens.

Et, dans le cône de clarté de la lampe, on découvrait, dans les nouveaux livres qui allaient rythmer notre labeur quotidien, mille choses quelques fois rebutantes, souvent mystérieuses et excitantes : ah ! ces rites funéraires de l'antique Egypte et les chevauchées de César dans les provinces conquises dans la "Pax Romana" !...

Octobre, c'était tout cela... C'est, maintenant, le Passé, un peu mélancolique comme le sont tous les souvenirs de notre enfance et de notre adolescence...

Cl. G.

TOUS EN PISTE POUR LA GYM ! (FIN)

• Suite des numéros 3 et 4

Lorsque "Ça avait assez duré" et que le temps le permettait, le "programme" était interrompu à coups de sifflet répétés, et nous étions lâchés dans la vaste cour de récréation longeant l'extrémité finale de la rue de France ; avec un ou deux vieux ballons pour pratiquer les règles du football ou du basket-ball selon nos préférences.

Bientôt, se distinguaient les aptitudes à jouer les gardiens de but, les arrières, les ailiers, à dribbler habilement, à shooter sec et à "faire des têtes"...

L'un des forts-en-têtes, un petit Arménien, se faisait un régal de reprendre, du chef, tout ce qu'on lui lançait par jeu... Jusqu'au jour où — parqués dans la nouvelle et vaste salle de gymnastique pour temps de pluie — quelqu'un le hêla avant de lui lancer cette espèce de grosse et lourde citrouille noire appelée "médecine-ball" et réservée à des exercices de lancer des deux bras.

Répondant à un réflexe conditionné, le fort-en-têtes s'arcbouta — bras écartés, genoux fléchis — et c'est l'engin qui le cueillit entre les deux yeux, l'allongeant au tapis pour le compte.

Plus tard, on eut enfin droit au stade. C'était plutôt éloigné — la Pépinière — et l'on s'y rendait à pied (et en rangs) mais d'assez bon cœur tout de même. C'est que, là-bas, on jouissait d'espace pour vraiment courir, vite ou longtemps, en respirant à pleins poumons. Et pour pratiquer des tas d'exercices nouveaux.

Au retour — toujours à pied et en rangs — on sentait ses jambes sacrément lourdes, un brin moulues. Mais on démarrait sur des chansons qui sentaient souvent le corps de garde... avant de changer de registre dès qu'on abordait la ville et le bahut.

Les temps ayant évolué, nous eûmes pour professeurs affectés aux "classes supérieures", de jeunes hommes particulièrement dynamiques et plutôt sympathiques malgré le rythme qu'ils nous imposaient.

Tel le petit "Mickey" qui se lança au train de notre feignassant troupeau comme un chien de berger tenace... jusqu'à l'époque où — mobilisé comme tant d'autres — il se fit abattre, en Tunisie, par un grand braconnier casqué et botté de neuf.

Son successeur, "le grand Nonosse", ne nous épargna pas non plus les coups de gueule pour nous faire éli-

miner le lard qui bardait encore nos épidermes.

Si l'un ou l'autre nous ont rudement "dérouillés" — et nous en avons amplement besoin — ils ont su aussi transmettre, à la plupart d'entre nous, non seulement le sens de l'effort physique mais encore le goût de nous y adonner, et même l'envie de nous dépasser pour nous mieux jauger.

C'est à eux que nous devons d'avoir pleinement "joui", ensuite, des séances d'hébertisme pratiquées à travers les bois de pins et les plateaux entourant notre vieux Rocher ; et... plus tard, d'avoir pu "tenir" dans le très rude entraînement physique auquel — appelés d'office à 18 ou 19 ans (tout sursis étant exclu) — nous avons été soumis, "sans hésitation ni murmure" pendant notre initiation, aux ineffables joies de la vie militaire...

Si certains d'entre nous pratiquent encore, aujourd'hui, un "sport" quelconque, est-il besoin de leur rappeler que l'ancien terme français "desport" désignait un divertissement permettant bel et bien de conserver — malgré le poids des années, souvent plus psychique que métrique — un mens sana dans un corpore sano...

Guy ROQUE.

les bahuts
du rhumel

LES ANCIENS DES LYCÉES DE CONSTANTINE

- Michel Sadeler
Le Chenonceaux III
boulevard de Paris
83200 Toulon
Tél. 94.23.39.12.
- Jean Benoit
440, route de Vulmix (A 36)
73700 Bourg-Saint-Maurice
Tél. 79.07.29.31 et 86.92.60.70
- TRÉSORIER
Louis Cartoux
190, avenue Marc-Sangnier
83110 Sanary-sur-Mer

DES JARDINS SOUS LESQUELS COULERONT LES RUIS

VENDREDI 5 JUIN 1992. Valises embarquées dans la soute à bagages de l'autocar conduit par Patrick — notre aimable et fidèle chauffeur qui avait eu déjà l'occasion de nous révéler ses talents sur les routes d'Alsace — nous quittons Marseille dans la gaieté des retrouvailles, malgré le morne présage d'une aube grise.

A Montpellier, de sympathiques sympathisants se joignent à nous et s'intègrent très rapidement au groupe, bien que n'ayant jamais essuyé — de leurs culottes — les bancs "d'Aumale" ni ceux de "Laveran".

Abordant la Catalogne, Patrick nous signale que le Canigou, se profilant sur un fond de brume, a coiffé sa casquette de nuages, signe de mauvais temps, pour les gens de la région.

ria", surmontée de la clef de bienvenue, de trois coquilles Saint-Jacques et de la main symbolique rappelant les cinq obligations religieuses essentielles de l'Islam : reconnaissance de l'unité de Dieu, jeûne du "Ramadan", aumône aux pauvres, pèlerinage à La Mecque, prières quotidiennes à "Allah, l'Unique et le Grand".

Après avoir traversé la cour hexagonale (en restauration) de la chapelle du palais de Charles-Quint, nous entrons de plain-pied dans la cour des myrtes et de l'Alberca (le bassin). Centrée sur une longue pièce d'eau rectangulaire où se reflètent le ciel et les myrtes aux blanches inflorescences, la cour est flanquée de quatre bâtiments d'un étage qui s'ouvrent sur le patio.

tures géométriques enchassées dans un laci flexueux d'ocres arabesques rappelant des versets du Coran.

Au centre, un bassin de porphyre ocre en forme de vasque, supporté par douze lions sculptés représentant les douze tribus d'Israël, qui fut offert par la communauté juive de Grenade — en gage de fidélité et de gratitude pour sa tolérance religieuse et sa bienveillante protection — au sultan régnant de l'époque.

Nous terminons par le palais du Generalife, sur les sentes embaumées des jardins d'Allah restaurés suivant les plans élaborés sous le règne d'Ismail I^{er} : fraîcheur ombragée des feuillages verdoyants, murmure des cascades, jets d'eau et fontaine, bassins disposés en terrasses, où fleurissent de blancs nénuphars étalant leurs pétales sur le tapis flottant de leurs feuilles languies.

Ici, se reflètent dans les eaux calmes, des lupins et des roses aux couleurs chatoyantes ; le lentisque et le laurier rose, le cyprès et le palmier voisinent avec l'oranger et le figuier de barbarie. Des entrelacs de glycines et de chèvrefeuille grimpent aux arches des portiques, dans l'harmonie majestueuse d'une luxuriante délicate qui flatte le regard.

"DES JARDINS SOUS LESQUELS COULERONT LES RUISSEAUX. OÙ, IMMORTELS, ILS AURONT DES ÉPOUSES PURIFIÉES ET LA SATISFACTION D'ALLAH"... (Le Coran - Sourate III, verset 14).

Comment, en comparaison, la visite — qui suivit — des quartiers de la médina entourant la cathédrale, de la Chapelle Royale, celle du trésor et des tombeaux d'Isabelle la Catholique et de son époux Ferdinand V, ne nous auraient-elles pas paru plutôt fades ?

Tard ce soir-là, nous assistons à un spectacle de danses "flamenco" présentées par des Gitans troglodytes et sédentaires, habitant la périphérie de Grenade.

LUNDI 8, Cordou. Nous en retiendrons surtout la splendeur grandiose de la Mezquita (la mosquée-cathédrale) aux 900 colonnes. Chapiteaux romains, arcs bicolores en plein cintre ocre et blanc de pur style mauresque rivalisant avec les sculptures ondulées de l'art gothique flamboyant, révèle les déchirements mystiques religieux de l'époque médiévale. Le mariage n'est pas toujours heureux, mais reflète bien la puissance et la grandeur passée de l'Islam qui ébranla durement les assises du monde chrétien durant cinq siècles.

Notre visite de l'ancien quartier juif, le long de ruelles pavées et jalonnées de pimpantes maisons blanches aux balcons de fer forgé fleuris de géraniums, nous conduit à découvrir la petite place de Tibériade et la statue de bronze — érigée récemment — du philosophe Maïmonide (1135-1204) dont

l'œuvre maîtresse "Le Guide des Égarés" inspira beaucoup Spinoza, mais également — ce qui est moins connu — Descartes, Leibnitz et Kant, probablement à travers les écrits de saint Thomas d'Aquin (1226-1274) qui en avait subi la profonde influence.

Nous ne faisons qu'entrevoir, au passage, derrière ses grilles fermées, la faculté de Philosophie et des Lettres qui était autrefois le siège cardinalice de la ville, à l'époque des rois d'Aragon.

En fin de promenade, nous rejoignons Patrick qui nous attend place du Poulain, réputée pour avoir été fréquentée, en son temps, par Miguel de Cervantès.

MARDI 9, arrivée à Séville, où nous faisons, dans l'après-midi, un rapide tour de ville le long du "Guadalquivir" (Quad al-Khebir - La grande rivière), des avenues qui bordent le parc et les jardins de Maria-Louisa, et de la "Plaza de America" où des pigeons d'une blancheur éclatante viennent picorer par centaines.

Plantée de palmiers royaux, d'ifs, de cyprès et de jacarandas, la place s'ouvre sur une large avenue, "l'Avenida de las Delicias" ; elle est entourée, sur trois de ses côtés, de bâtiments de styles très différents : le pavillon Royal, le Mudéjar (Museo de Artes y Costumbres Populares) et le Renacimiento (Museo Arqueológico).

Sous les ombrages, au milieu des jardins du parc central, discrètement cachée dans les feuillages, se trouve une aire de repos délimitée par trois bancs construits en briques et recouverts de carreaux de céramique représentant les principales scènes de l'épopée du Don Quichotte de Cervantès dont le portrait — également en céramique — orne l'une des faces d'une stèle placée en alignement, entre les bancs.

Dans la joie de la rencontre, les conversations vont bon train et sans accent... Ne souriez pas ! Mon père, natif de Biskra, qui avait appris le Français à l'école communale du Khroub, sur l'oued Berda (à prononcer correctement), m'avait souvent fait remarquer que, contrairement aux Métropolitains, les Français d'Algérie n'avaient aucun accent : "Écoute bien les gens parler... avait-il coutume de me dire, et tu pourras distinguer l'accent chantant du Midi et l'accent forcé de Paris, ou celui, réputé pointu, de Lyon. Ainsi, tu constateras que nous-autres, nés en Algérie, nous parlons un Français pur et sans accent..."

Nous fiant à notre oreille particulière, force nous est d'admettre qu'il avait raison et que l'accent dit "Pied-noir" n'est qu'une légende née de l'exode : rien ne permet de distinguer notre accent de l'accent qui est le nôtre.

Déjeuner à Cambrils, à la sortie de Salou. Arrivée à Gandia vers 20 heures. Nous dinons et passons la nuit à l'hôtel "Tres Ancras" (Aux Trois Ancres), en bord de mer.

SAMEDI 6, journée en autocar vers Grenade où nous constatons — non sans déception — que nos chambres ont été retenues dans un hôtel de seconde zone, non conforme aux clauses de notre contrat de voyage.

Contraints de faire contre mauvaise fortune bon cœur — après avoir exigé cependant que les chambres soient présentées dans un état de propreté décente — nous allons dégourdir nos jambes. Un groupe choisit le centre ville, un autre se dirige vers la rivière "Genil" — l'oued "Genil" plutôt — qui, à notre surprise, se révéla être complètement à sec malgré la douceur exceptionnelle, sous les cieus andalous, d'un printemps plutôt nuageux.

DIMANCHE 7 JUIN. Patrick nous conduit en autocar, par des chemins étroits, aux abords immédiats des remparts et de la grande porte de l'Alhambra — Al-Qual'at al-Hamrà — "La citadelle rouge". Un guide brosse un bref aperçu historique de l'édification de la forteresse, commencée sous le règne de Yusuf I^{er}, au XIV^e siècle, et poursuivie sous Muhammad V, son fils.

Une large allée bordée de cyprès et de lauriers roses mène à la grande porte "Al-Bal al-Cha-

D'étroites ouvertures en loggias, agrémentées de fines colonnettes de marbre, permettaient aux femmes du harem de satisfaire leur curiosité de recluses en observant, sans être vues, les ambassadeurs et gens de qualité qui venaient rendre visite au maître de céans.

Nous passons ensuite dans la salle privée du sultan, aux décors paradisiaques d'un bleu d'azur, se mirant dans le bassin de purification qu'alimentaient autrefois des eaux parfumées.

Puis, c'est la Cour des Lions, vaste patio en quadrilatère, arcades aux colonnes marmoréennes, frontons ornés de sculp-

Après une promenade dans Séville, repas dans un restaurant proche du parc de l'Exposition. Le restaurateur nous annonce — ô surprise ! — qu'une seule assiette nous sera distribuée par personne pour consommer le plat de résistance, et nous invite à manger l'entrée (mise à notre disposition dans des saladiers communs pour quatre personnes), avec des couverts individuels prévus à cet effet si nous le désirons... Telle serait la coutume dans les auberges espagnoles où certains irrévérencieux prétendent que l'on ne trouve que ce qu'on y apporte...

Courte paña" avec maison de spécialité point de procession le Vendredi Murs et la demeure grande parment décoré la Renaiss

Encore u la ville po et la Giral au progna dernière m

— contrain reçues — Séville, ne de prendre pour le m hôtel "Esp cap de Tra moire).

MERCRE l'Expositio taines de p

Parmi l ceux du M offert à M Hassan II avec ses s rocaille et importés d également nisme — le France, a Paris se re de son pr historique, vre technol son kalé géant qu unanime.

JEUDI 11, qui nous p l'histoire d de la légé puis Gibra espéré dé Jeres, dure pour cause

AUMAILE

LES PRIX D'EXCELLENCE

- **Mathématiques** : Montacié Claude.
- **Sciences expérimentales** : Foata Jean-Dominique.
- **Philosophie** : non décerné.
- **Première** : AB 1, Cipriani Pierre. B2, Girod Christian. CM 1, Mesguich Marc. M2, Surin Henri.
- **Seconde** : AB, Ichai Claude. CM1, Bordier Henri. M2, non décerné.
- **Troisième** : AB1, Bensaïd Julien. B2, Guigon Jean-Pierre. B3, Casha Yves.
- **Quatrième** : AB1, Brauns Paul. B2, non décerné. B3, Zem-mouchi Messaoud et Zerbib Charley.
- **Cinquième** : A1 Labat Guy. A2, Canova Gilbert. A3, Zerrouki Lahoussine.

S RUISSEAUX...

Courte halte "Plaza de España" avant de nous rendre à la maison de Pilate, palais ducal spécialement conçu pour servir de point de départ aux fameuses processions du Chemin de Croix, le Vendredi-Saint.

Murs et plafonds en caissons de la demeure intérieure — encore en grande partie privée — sont richement décorés dans le pur style de la Renaissance italienne.

Encore une escapade à travers la ville pour admirer la cathédrale et la Giralda dont la visite, prévue au programme, fut annulée en dernière minute : c'est que, logés — contrairement aux informations reçues — à 140 km au sud de Séville, nous sommes contraints de prendre la route, vers 18 h 30, pour le moderne et confortable hôtel "Espada", entre Cadix et le cap de Trafalgar (de sinistre mémoire).

MERCREDI 10 JUIN, visite de l'Exposition Universelle aux centaines de pavillons multicolores.

Parmi les plus remarquables, ceux du Maroc — véritable palais offert à Juan Carlos par le roi Hassan II — et d'Arabie Saoudite, avec ses scènes nomades dans la roccaille et les sables directement importés du Nedjed-Hedjaz ; mais également — soit dit sans chauvinisme — le pavillon de verre de la France, avec des maquettes de Paris se reflétant dans les miroirs de son présent et de son passé historique, jointes au chef-d'œuvre technologique et artistique de son kaléidoscope, futuroscope géant qui fait l'admiration unanime.

JEUDI 11, visite rapide de Cadix, qui nous permet de constater que l'histoire de "la Belle" tient plus de la légende que de la réalité ; puis Gibraltar où ceux qui avaient espéré découvrir les caves de Jéres, durent rester... sur leur soif, pour cause de respect d'horaire.

Agréable surprise à l'hôtel "Averroès" : Nous sommes conviés à fêter l'anniversaire de Georges Dragacci et de José Torasso, deux Anciens qui ont eu l'excellente initiative de naître au début du mois de juin.

Notre ami et cher président Michel y va de son petit discours amical et fraternel.

Après les remerciements chaleureux de Georges et de José, nous levons nos verres et entonnons l'émouvant et historique couplet des "Africains".

Les voix de nos amis sympathisants s'unissent alors aux nôtres, dans la cordiale simplicité d'une ferveur commune.

Après avoir passé le rocher de Gibraltar (Djebel-el-Tarik) — où l'on a coutume de dire qu'il n'y aura plus de singes lorsque le dernier occupant anglais sera parti — nous prenons un repas copieux dans une petite auberge accueillante et fleurie d'hortensias, sur la route qui longe la "Costa del Sol" vers Marbella et Malaga.

Nous arrivons, en fin d'après-midi, à Torremolinos, hôtel "Griego Mar", dont les trois étoiles brillent d'un bien faible éclat.

Le petit déjeuner du lendemain n'étant pas prêt à l'heure convenue — volontairement oublié sans doute — nous quittons l'hôtel aux tristes étoiles en catimini, pour gagner l'aéroport de Malaga et nous envoler vers notre douce terre de France par le vol régulier d'Iberia.

Malgré quelques péripéties momentanément désagréables qui — mettant du sel à notre aventure — sont finalement venu rompre la monotonie de nos longs déplacements, nous ne conservons de ce beau voyage que les souvenirs agréables et le plaisir — toujours renouvelé — de nous retrouver entre Anciens.

René-Louis VALLÉE,
Ancien du lycée d'Aumale.

LA DOUBLE

PESÉE

CELA SE PASSAIT en classe de Physique. Les programmes étaient tels qu'à l'époque — année scolaire 1933-34 — on ne commençait la Physique qu'en Seconde.

Notre professeur était M. Bonnet, homme froid, flegmatique, qui ne souriait jamais.

Il considérait son métier comme un apostolat, et l'on aurait pu entendre une mouche voler dans sa classe sans qu'il ait besoin de "faire de la discipline". Les seules paroles qu'il proférait, hors le cour, étaient "Asseyez-vous !", lorsque nous avions rejoint nos places.

C'était au début de l'année, et M. Bonnet nous initiait — ou, tout au moins, tentait de le faire — à l'intérêt que présentait la double pesée.

Ayant mis un objet sur un des plateaux de la balance Robertval, il cherchait à équilibrer le second plateau à l'aide de grenaille de plomb, en ajoutant ou en retirant à plusieurs reprises.

C'est alors que — du fond de la classe — parvint la voix de Marcel Gauci :

"Allez, M'sieu, bon poids !"

Ce fut un éclat de rire général.

La réaction fut sèche, sans passion ni humeur :

"Gauci, sortez !"

Gauci sortit, le silence revint et le cours reprit...

Je n'eus plus M. Bonnet comme professeur, ni en Première, ni en Math-Elém ; mais j'eus la surprise de le rencontrer, cinq ans plus tard, alors que — poursuivant mes études à Alger — je déambulais rue d'Isly.

Nous allions nous croiser et je me préparai à le saluer lorsqu'il me vit, vint vers moi, la main tendue, un grand sourire illuminant son visage... enfin, tel que je ne l'avais jamais vu !

"Thomas, me dit-il, est-ce vous qui vous êtes présenté à tel concours ?"

Sur ma réponse affirmative :

"J'ai le plaisir de vous annoncer que vous êtes reçu dans un très bon rang ; je fais partie du jury et nous venons d'arrêter la liste."

Il y avait une telle chaleur dans ses propos et un tel sourire sur son visage, que c'est le souvenir que j'ai voulu conserver de lui.

La nouvelle était d'importance : j'avais donc terminé mes études, et je décidai de rejoindre Constantine et la vie active. Nous étions au printemps 1939... et il y aurait septembre !

J'allais oublier de dire que j'étais alors pion "au pair" au lycée de Ben-Aknoun dont le Principal était M. Lanfranchi, ex-censeur des études à Constantine.

L'un de nous a-t-il jamais vu M. Lanfranchi sourire ?

Georges THOMAS.



- Sixième : A1, Chaudoreille Charly. A2, Pinçon Michel. A3, Chouiter Ahmed.
- Septième : S1, Peretti Yves et Mas Jean-Bernard. S2, Sultan Guy.
- Huitième : Attali Francis et Rost Paul.
- Neuvième : Attali Jean-Raymond et Champroux Pierre.
- Dixième : Chardon Hubert et Martin Pierrette.
- Onzième : Brut Christian.

PALMARÈS 1947-1948

LES PRIX DE FONDATION

• Prix offert par la Chambre de Commerce de Constantine. (Le prix est attribué à l'élève qui s'est distingué par sa bonne tenue et son dévouement) :
— Foata Jean-Dominique, élève de Sciences expérimentales.

• Prix Paul Gaussot (fondé en mémoire de Paul Gaussot, ancien professeur du lycée de Constantine, adjudant au 82^e Régiment d'Infanterie, mort pour la France. Ce prix doit être attribué aux élèves de la classe de Seconde qui se sont le plus distingués dans l'étude des mathématiques) :
— Strouc Georges de 2^o AB, Buscaïl Alain de 2^o CM 1, Allouche Francis de 2^o M 2.

• Prix Coulet. (M. Coulet, ancien élève du lycée, a légué à l'établissement une somme de 28 000 F. Le conseil d'administration, dans sa séance du 26 juin 1916, a décidé, pour honorer la mémoire de ce bienfaiteur, de décerner, chaque année, un prix portant le nom de Prix Coulet. Il est attribué à l'élève du second cycle qui s'est fait le plus remarquer par son travail et sa bonne tenue) :
— Chekroun Mahmoud, élève de la classe de Première B1.

• Prix du Rayonnement Français. (Le prix est attribué à l'élève de Première qui s'est distingué à la fois en Lettres et en Histoire) :
— Cipriani Pierre, élève de la classe de Première A.

• Prix de l'Emprunt de la Défense Nationale. (Ce prix a été créé en souvenir de l'Emprunt auquel ont souscrit les fonctionnaires et les élèves en 1915, 1916, 1917, 1918 et en 1919. Il est attribué, chaque année, à l'élève sortant, le plus méritant par son caractère et ses vertus morales) :
— Draï Marceau, élève de la classe de Mathématiques.

• Prix Roger Muracciole (offert au meilleur élève des classes de 1^{er} AB 1 et de 1^{er} B 2 par M. Muracciole, du barreau de Constantine, en souvenir de son fils le lieutenant Muracciole, ancien élève du lycée, mort au champ d'honneur en 1940) :
— Cipriani Pierre et Girod Christian.

DE L'HORREUR AU PETIT DÉCLIC...

Arrivant du bled, l'entrée en sixième reste, dans ma mémoire, une plongée sans issue dans un univers carcéral.

Notre lycée d'Aumale, avec son aspect austère, sa discipline sans failles et son enseignement "high tech" (pour l'époque) ne pouvait que désorienter le galopin de 11 ans que j'étais, plus prompt à dénicher les nids d'oiseaux ou à organiser de folles équipées à travers les vastes campagnes environnant son village.

Le sinistre dortoir, éclairé de pâles loupottes et glacé l'hiver, les salles d'études avec les casiers gris où nous rangions nos affaires personnelles, les pupitres avec les noms gravés d'anciens de plusieurs générations.

Le réfectoire, ressemblant plus à un palais des congrès qu'à un restaurant, où s'attablaient pensionnaires et demi-pensionnaires.

Bref, l'horreur !

Et pourtant, un déclic se fit...

L'écrivain, le poète ! M. Bogliolo nous initia au latin et — bien sûr — au français ; il sut capter nos

jeunes attentions aux merveilles des humanités.

Les arcanes des mathématiques nous furent révélés par l'incommensurable patience de M. Recouly... longue géhenne pour moi, malgré la talentueuse pédagogie de ce cher professeur.

M. Loup nous fit psalmodier les premières notions d'allemand ; je ne devais plus les oublier.

M. Leca, par son savoir universel, m'émerveilla ; c'est grâce à lui que je voulus connaître le monde en voyageant, et — plus tard — en faire mon métier.

M. Hauvet, homme de sciences par excellence, me laissa toujours plein de remords : son esprit de tolérance encouragea notre turbulence naturelle qui occupa, au début, une bonne imprégnation de sa pédagogie.

En dessin, M. Mirada s'ingénia vainement — tout au moins pour moi — à faire reproduire, au fusain, la barbe bouclée de Sostrate, le drapé des toges romaines, voire le galbe musculaire

du discobole d'Olympie... Je ne pus jamais imiter Phidias.

Le soir, à l'étude, M. Poli, notre répétiteur, nous aidait à parfaire nos connaissances de la journée.

Il fallait beaucoup de bonne — ou de mauvaise — volonté pour être un cancre au lycée de garçons de Constantine.

Mais au fait, pourquoi le rappel de ce passé toujours si proche ? Tout simplement pour rendre un hommage appuyé à ces maîtres qui nous permirent — selon l'admirable pensée de Vauvenargues — "d'accéder à cette élévation qui ne dépend point de la fortune ; plutôt un certain air qui nous distingue d'autres hommes et qui semble nous destiner à autres choses ; c'est elle, d'ordinaire, qui nous met plus au dessus d'eux que la naissance, les dignités et le mérite même."

José-Claude TORASSO.

• MEMOIRE ECRITE DE L'ALGERIE

Jeanine de la Hogue
— ancienne de Laveran —
et Simone Nerbonne ont répertorié les ouvrages consacrés à l'Algérie depuis 1950, ainsi que leurs auteurs (dont des anciens de nos lycées). L'intérêt documentaire, historique ou littéraire l'a souvent emporté — dans la sélection — sur la célébrité.
Un ouvrage précieux que termine un index de 1.000 noms.
A commander aux éditions Maisonneuve et Larose
15, rue Victor-Cousin
75005 Paris.
Prix: 138 francs.

CURE ET TOURISME

C'était en fin de cure, après le dernier bain,
M'en allant en visite auprès de mon docteur ;
Près d'un kiosque à journaux, je rencontrais soudain
Un ami de lycée, il fut répétiteur.

Nous fûmes très surpris de voir que le hasard
Permit, au même instant, à un nouveau touriste
De trouver, sur sa route en croisant le regard,
Un ancien du "Rocher" qui, lui, était curiste.

Nous primes rendez-vous dans la "fosse aux lions"
La partie ombragée où l'on se réunit
Car il faut rappeler que, dans Châtel-Guyon,
Les parcs sont verdoyants et l'on y rajeunit.

Il est vrai que les eaux, pendant vingt et un jours,
Les thermes et les soins — dont un chaud cataplasme —
Font retrouver la forme ; et aux bois alentours
Il convient de garder son sang-froid et son âme.

Ce fut la réunion qui permit à chacun
De conter ses soucis sans jamais décevoir,
Commenter le passé, étudier en commun
Toutes les suggestions aidant à se revoir.

Les dames et messieurs — dont notre président —
Animèrent fort bien cette conversation,
D'autant qu'avec les mains, cela est évident,
Ils n'avaient pas besoin de la ponctuation.

Un dernier rendez-vous qui nous était promis,
Pour une nuit dansante au salon de l'hôtel,
Nous permit de fêter, avec tous nos amis,
La fin de notre cure et l'adieu à Châtel.

Les anciens apprécient la musique "rétro" ;
Chacun espère, ainsi, retrouver sa jeunesse ;
Un orchestre alterna paso et boléro,
Toujours accompagnés d'une grande allégresse.

Ce fut la belle nuit sous un ciel étoilé
Qui couvrait la terrasse et tous ses parements ;
Entourant une table, on était stimulé
Par diverses boissons et rafraichissements.

Et ce fut la surprise alors que, de retour,
Nos amis lycéens, par leur carte postale,
Nous rappelaient aussi, lui confiant leur bonjour,
Qu'ils avaient découvert une station thermale.

Robert SANDRAL-LASBORDES.

THE NEW YORK ACADEMY OF SCIENCES

PRESENTED TO
Rene Louis Vallée

IN RECOGNITION AND CERTIFICATION OF BEING ELECTED
AN ACTIVE MEMBER
OF THIS ACADEMY



April 1992

April M. Harris
SECRETARY

En avril 1992, notre ami René Louis Vallée, ancien d'Aumale, a été élu membre de l'Académie des Sciences de New York. Physicien, il a inventé une bombe synergétique dont l'expérimentation eut lieu à Mururoa en juillet 1979. Cette bombe utilise des principes physiques qui ont pour effet de pomper — en une fraction de seconde — une quantité considérable d'énergie électromagnétique d'espace, en mettant en œuvre certaines réactions nucléaires de type interaction faible, ce qui provoque une implosion d'énergie créant un vide que l'espace environnant comble aussitôt. S'ensuit une onde de choc gravitationnelle susceptible de traverser toute matière et pouvant détruire la structure même du réseau atomique qui constitue la matière d'une plaque de blindage ou d'un mur de béton.

CARNET

NOUS AVONS APPRIS AVEC PEINE LE DECES DE

- Max VILLE, le 11 01 92, à Chamoy (10) ; époux de Paulette Imhoff, apparenté aux familles Bardet et Rouveau.
- Armand TOMEI, 77 ans, le 01 03 92, à Montpellier (34) ; époux d'Éliane Scharbock, apparenté aux familles Ottavio et Schnell.
- Mme Just RECOULY née Renée Marseille, 89 ans, le 23 03 92, à Montpellier (34) ; l'épouse de notre ancien professeur, mère de Marie-Claude Godineau.
- Mme Claire DI MARIA, 90 ans, le 17 05 92, à Mallemort (13) ; mère et belle-mère de Zette et René Braun. Ancienne institutrice à l'école Jean-Jacques-Rousseau, face à la Casbah de Constantine.
- Raoul DONNADIEU, le 25 05 92 à La Ciotat (13) ; père de nos camarades André et Louis.
- Georges SADELER, 75 ans, le 17 06 92, à Eguilles (13) ; époux d'Yvonne Cabaud, apparenté aux familles Francou et Crouau.
- Jean BOVET, 68 ans, le 23 08 92, aux Angles (30) ; époux de Nelly Camillieri, apparenté aux familles d'Auribeau et Lucciani.

A tous ceux qu'affligent ces deuils, nous exprimons nos condoléances très sincères et disons toute notre amitié.